

L'ÂTRE



N°53

NUMÉRO SPÉCIAL STRICTEMENT PERSONNEL

BULLETIN DE LIAISON DES SOCIÉTAIRES DE LA DOMUS ET LEURS AMIS



DOMUS 2023
CAHIER DU CINQUANTENAIRE

DOMUS 1973-2023



Jean MABIRE

(1927-2006)

Son premier livre, « Drieu parmi nous » (1963) le fit connaître d'emblée. Les uns découvrirent Drieu de La Rochelle grâce à Jean Mabire, les autres découvrirent Jean Mabire grâce à Drieu. À la même époque, ses chroniques de L'Esprit Public contribuaient à sa renommée naissante. Deux ans plus tard, à l'appel de Dominique Venner, il devenait rédacteur en chef d'Europe Action.

Jean avait fait au lendemain de la guerre ses débuts de journaliste à La Presse de la Manche. C'est aussi l'époque où, avec quelques amis, il avait formé une sorte de communauté de travail normande et flamande tout à la fois, dont les membres partageaient la même passion pour « l'idée nordique » et l'héritage viking. En témoignage précisément la revue Viking, qu'il avait fondée, publiée, rédigée et illustrée en compagnie de sa première épouse Jeanine (décédée en 1974), de mars 1949 jusqu'au printemps de 1958.

Une revue « mythique », fabriquée avec des moyens qui paraissent aujourd'hui dérisoires (tous les numéros de la première série, qui n'en avaient pas moins des allures d'œuvres d'art, avaient été ronéotés, parfois en deux couleurs !).

Pour Jean, l'expression littéraire était inséparable d'une esthétique qu'alimentait son talent d'illustrateur et de graphiste.

Dans les années 1970, lorsque furent lancées les Éditions Copernic, Jean Mabire s'investit aussitôt en proposant une collection qui lui aurait permis de réaliser un projet qui lui tenait à cœur depuis longtemps : publier une série de monographies sur toute une pléiade d'auteurs contemporains, qu'il jugeait représentatifs à un titre ou un autre de notre « vue du monde ». Il en dressa une liste impressionnante, qui ne comprenait pas moins de 200 à 300 noms ! Sous cette forme, le projet était évidemment impossible à réaliser. La collection, intitulée « Maîtres à penser » vit bien le jour, mais ne compta jamais que deux volumes. Cependant, Jean n'abandonna pas son projet, tout au contraire. Il lui donna seulement une autre forme. Et c'est ainsi que, dès qu'il en eut l'occasion, il rédigea ses célèbres et formidables chroniques de la série « Que Lire ? », qui parurent beaucoup plus tard, à partir d'avril 1990, et furent réunis en volumes à partir de 1994, indispensables dans toute bibliothèque.

Il se disait normand, socialiste et européen, trois mots qui suffisaient à le résumer. Sa vraie passion, c'était la littérature. La littérature et la Normandie, bien sûr.

Le Monde boréal en général. Jean Mabire s'est donné avec passion à l'histoire normande, au mouvement normand, dont il a été le plus constant des inspireurs. Il était de toutes les assemblées normandes, de tous les voyages, de toutes les commémorations. Il misait sur la jeunesse. Il détestait les « vieux cons », comme en témoignent les cours qu'il dispensait à la Haute École du mouvement des Oiseaux migrants.

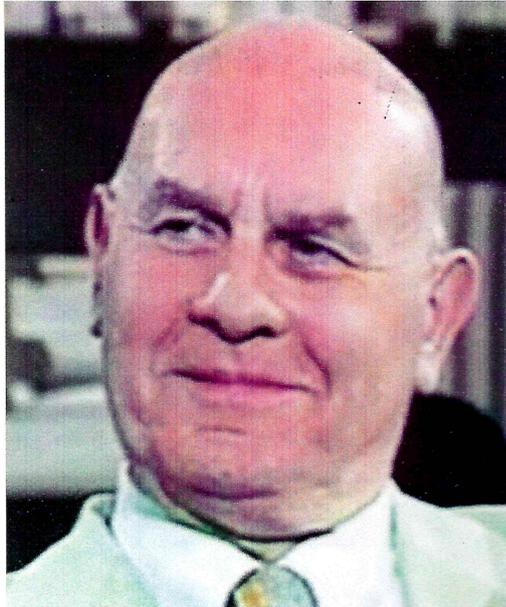
Il répétait aussi qu'il ne sert à rien de défendre son identité si l'on n'est pas capable de défendre aussi celle des autres. Jean Mabire n'était pas un homme de concepts, mais un homme d'images. Un imagier. De même que le rêve et l'action étaient pour lui inséparables, l'œil était chez lui inséparable de la main. Il écrivait en artiste, avec au cœur un flot d'images évocatrices. Il est sans doute dommage qu'il n'ait pas pu se consacrer plus entièrement à la littérature, qui était son véritable domaine. Il suffit de lire ses chroniques littéraires, ses romans et surtout ses nouvelles pour s'en rendre compte. Jean déplorait lui-même d'avoir dû, à partir de 1972, passer tant de temps sur ce qu'il appelait avec humour le « casque à boulons ». Mais il fallait bien vivre, et la littérature ne nourrit pas son homme. On se souvient qu'il écrivait sans relâche dans le grand salon de la Domus, certains après-midi au cours de l'université d'été.

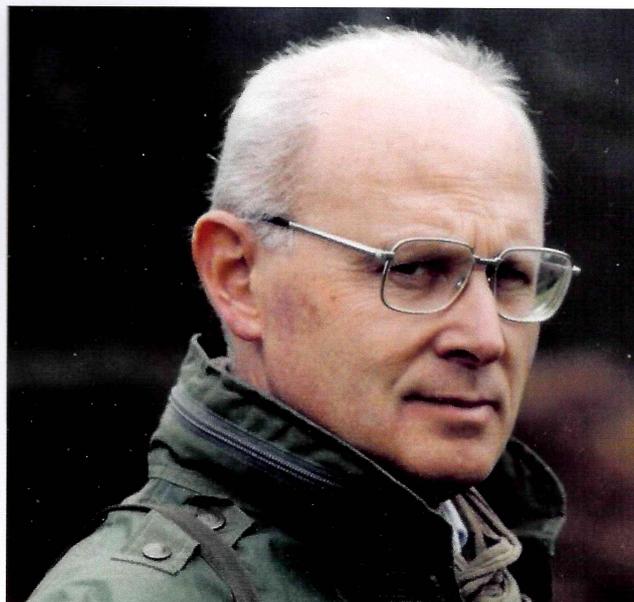
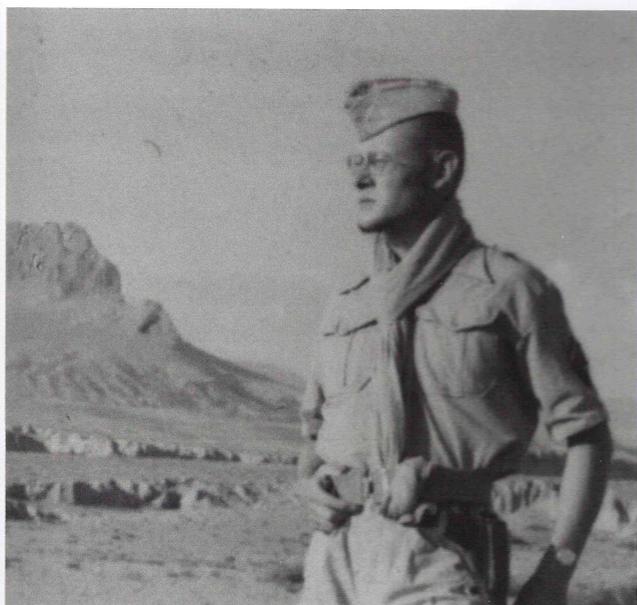
Ce que l'on retient le plus de lui, outre sa formidable capacité de travail, son enthousiasme réactif, son amicale disponibilité de tous les instants, c'est le sérieux de son écriture.

Jean écrivait parfois de façon légère, ou sur des sujets qui pouvaient paraître sans grande importance. Il le

faisait toujours avec une extrême application. Là encore, il faut relire ses « Que lire ? » pour réaliser l'étonnant tour de force qui consistait à dire l'essentiel sur un homme et son œuvre en aussi peu de place.

En de telles circonstances, « la densité exige d'aller à l'essentiel ». C'est ce que Jean Mabire, mort le 26 mars 2006, a fait toute sa vie durant.





Dominique VENNÉR

(1935-2013)

Il y a eu trois Dominique Venner : le jeune activiste (l'expérience d'Europe-Action), le recours aux forêts (ses livres sur les armes et la chasse), l'historien méditatif désengagé.

Du premier, il disait souvent : « Nous avons des idées courtes, mais nos instincts étaient justes ». Dès cette époque, il avait su conquérir les cœurs et galvaniser les énergies par sa façon d'être, de parler, de se tenir, par la précision de ses analyses, l'inaltérable fermeté de ses convictions. Son allure hussard fringant. L'admiration qu'on lui portait n'avait cependant rien d'un quelconque « culte du chef », d'autant moins d'ailleurs que Dominique ne s'est jamais présenté comme tel, mais seulement comme un militant parmi d'autres. Il n'avait que mépris pour les « notables » et les « petits chefs ». En 2006, il écrivit : « Très engagé dans des actions partisans de l'époque de ma jeunesse, je m'en suis écarté de façon définitive. Elles m'ont beaucoup appris. J'ai pu alors me définir comme un cœur rebelle, rebelle par fidélité aux valeurs de droiture de mon enfance ».

Dans tout le reste de sa vie, il a donné une leçon de tenue. La « tenue » relève de l'éthique de l'honneur et aussi du style. Pour Dominique, le style s'exprimait par quelques principes simples. Se tenir droit. Vivre et mourir debout. Ne pas rechercher d'abord son intérêt personnel. Ne pas ruser, ne pas louvoyer, ne pas se plaindre. Ne pas s'expliquer. Aller vers ce qui élève, fuir tout ce qui rabaisse. Et aussi rester à l'écart des médisances, des bavardages, des propos obliques ou cancaniers.

La tenue va de pair avec la retenue.

Ses « maîtres de tenue » étaient les hommes et les femmes dont le ressort principal était le sens de l'honneur. D'où son intérêt pour les samouraïs. Derrière cela, il y avait toute une conception du monde. Centrée sur l'Europe aujourd'hui « en dormition », enracinée dans la longue durée, mais aussi fondée sur le goût de la nature et de la diversité, la volonté d'excellence. C'est ce qui explique son admiration sans

bornes pour les héros des épopées homériques, qu'il tenait pour les textes fondateurs de la tradition européenne, pour se distinguer de ceux qui préféraient se référer à d'improbables « racines chrétiennes de l'Europe ». Pour lui, l'éthique de l'honneur était le contraire de la morale du péché. Ethos, valeurs et principes partagés.

Il paraissait parfois raide, sinon rigide. Intransigeant, en tout cas. C'est qu'il avait horreur des tricheurs, des conseillers qui ne passent jamais à l'acte, de ceux qui prônent aux autres des conduites qu'ils sont incapables d'adopter eux-mêmes. Il préférait ceux qui donnent des exemples à ceux qui donnent des leçons.

Il s'est tué à Paris, le 21 mai 2013, dans la cathédrale Notre-Dame de Paris « que je respecte et admire, elle qui fut édifée par le génie de mes aïeux sur des lieux de cultes plus anciens, rappelant nos origines immémoriales ». Dominique a employé une arme à un coup, car il savait que sa main ne tremblerait pas. Sa mort a été dans le droit fil de ce qu'a été sa vie : à l'opposé de tout désespoir, de toute lâcheté.

Dominique l'a dit lui-même quand il a expliqué sa décision de se sacrifier « pour rompre la léthargie qui nous accable », d'offrir ce qu'il lui restait de vie « dans une intention de protestation et de fondation ». Le mot important est « fondation ». Il nous est légué par un homme qui a voulu mourir comme il avait vécu.

Son dernier livre, Le samouraï d'Occident, paru quelques semaines plus tard, a bien été un testament. La couverture du livre reproduit la célèbre gravure de Durer, Le Chevalier, la Mort et le Diable (1513).

Le solitaire Chevalier, ironique sourire aux lèvres, continue de chevaucher, indifférent et calme. Au Diable, il n'accorde pas un regard.

« L'histoire, disait Dominique, c'est le domaine de l'inattendu ».